

# Jules Verne

## Les voyages extraordinaires de Jules Verne. Une poétique de la science

---

Christian CHELEBOURG

### *A l'école des frères Arago*

Quatre frères, l'aîné François, puis Jean, Jacques et Etienne. Lorsque Jules Verne les connut, au début des années 50, l'un était directeur de l'observatoire de Paris et député d'extrême-gauche, il avait mesuré la densité de l'air et le diamètre des planètes, il avait inventé l'électro-aimant, expliqué pourquoi scintillent les étoiles, et pour ajouter à ce palmarès scientifique quelque touche humanitaire,

il avait fait abolir l'esclavage dans nos colonies. L'autre était mort depuis quinze ans, au Mexique, où il s'était exilé à la suite d'une iniquité, il était mort général de l'armée mexicaine et gouverneur de province. Le troisième était aveugle, mais il avait tant vu, il avait exploré le monde, par la plume et le crayon il l'avait peint, et la cécité même n'avait pas brisé son élan, aveugle il avait guidé des chercheurs d'or au Colorado - est-il besoin de voir pour dénicher ce qui, précisément, se cache ? -, aveugle il mourra loin du Roussillon où il était né, loin de Rouen dont il avait dirigé le théâtre, loin du 14 rue Mazagran, à Paris en France, où maints explorateurs et géographes, maints artistes de partout venaient entre deux périples le visiter et ravir de leur conversation son jeune ami, Jules Verne. Le cadet, enfin, dramaturge et républicain, était réfugié à Bruxelles, condamné à la déportation par contumace pour la part qu'il avait prise dans l'agitation du 13 juin 1849, il sera Maire de Paris après la chute de Napoléon III. Tous sont encore dans le dictionnaire - belle famille que la famille Arago ! Il y avait bien de quoi fasciner un jeune étudiant aux ambitions littéraires.

C'est avec Jacques, le voyageur aveugle, que Jules Verne était lié, c'est auprès de lui que son imagination, excitée par tant de gloire et d'aventure, par tant d'honneur et de passion, s'éveille au romanesque.

Treize ans avant la parution du premier Voyage extraordinaire, le projet prévoit déjà d'écrire le "Roman de la Science", formule admirablement prémonitoire au regard du XXe siècle, mais à l'époque tout-à-fait vague. On ne peut bien la comprendre hors du contexte de la rue Mazagran. Pour le Jules Verne des années 51-52, écrire le "Roman de la Science", c'est écrire le roman d'Arago, le roman de ce nom qui incarne toutes les conquêtes du savoir scientifique et géographique alliées à la générosité politique. Cette expression est une véritable poétique au sens où l'entendent les structuralistes : le choix, parmi tous les possibles littéraires, d'utiliser la connaissance comme prétexte de la fiction - une poétique de la science.

La grande chance de Jules Verne est alors que son projet rencontre une stratégie éditoriale, celle de Pitre-Chevalier, le di-

recteur du Musée des Familles, qui précéda Hetzel de dix ans sur le chemin de la science pour la jeunesse. La poétique vernienne eut donc tout de suite un terrain où faire ses armes.

Après avoir situé cette poétique dans l'histoire littéraire de son siècle et en avoir saisi l'originalité, nous nous intéresserons à en suivre l'évolution, cheminerons au long de ses rêveries et l'écouterons nous parler du progrès et de l'homme.

### *Le roman de la science*

Commençons donc par situer dans l'histoire littéraire cette conception du "Roman de la Science", car si elle naît dans l'intimité d'une famille de chair, elle ne manque pas d'avoir une généalogie de papier, elle se positionne de façon originale par rapport à une tradition narrative.

Au moment où Jules Verne entend se faire une place en littérature, le genre romanesque a pour vedettes Balzac, Hugo, George Sand, Flaubert, il privilégie l'étude de caractères, brossant des portraits d'individus déterminés socialement. Le territoire du roman, ce sont alors les mouvements de l'âme, la sensibilité de personnages qui acquièrent une valeur universelle par la minutie dont les auteurs font preuve dans la description de leur quotidien. Volontiers psychologique, le roman a pour fonction essentielle d'analyser l'homme en tant que produit socio-culturel; en d'autres termes, il s'assigne pour tâche principale de permettre et de véhiculer un savoir sur l'homme. Et le roman historique, de Notre-Dame de Paris aux Trois mousquetaires, ne déroge pas à cette règle, il ne fait qu'y ajouter l'exotisme du temps perdu, le parfum de la nostalgie.

Jules Verne entend rompre avec cette tradition, et ce n'est pas le moins ambitieux de son entreprise - il le paiera cher, d'ailleurs au regard de la postérité. Son travail de romancier n'a pas pour objet l'homme mais la science, il déplace ainsi la problématique

du savoir : l'oeuvre ne se propose plus de transmettre un quelconque savoir sur l'homme, mais le savoir de l'homme, à quoi s'ajoute, pour éviter l'écueil de l'encyclopédie romancée, une réflexion sur les rapports que l'homme entretient avec son savoir.

Cette modification de la perspective romanesque explique que les personnages verniens souffrent d'une psychologie faible et souvent monolithique. Ce n'est nullement la finesse de leur âme qui leur vaut d'entrer dans le récit, Jules Verne se désintéresse presque totalement de cela. Les héros des Voyages extraordinaires sont, avant tout, des outils pédagogiques entre les mains de leur auteur. Un bon personnage vernien, ce n'est pas un personnage psychologiquement vraisemblable, mais un bon média gnosique. Le savant n'est qu'un cas particulier, remarquable parce qu'il met en abîme la fonction didactique attribuée à l'oeuvre.

De même qu'il rompt avec la tradition romanesque et s'installe dans une marginalité que rien ne tempèrera avant l'avènement de la science-fiction comme genre littéraire, Jules Verne se démarque de la conception romantique de la science. C'est l'auteur de la Recherche de l'absolu qui est ici visé. Dans ce récit de 1834, Balzac peint un notable de Douai, Flamand sage et prospère, bon père et bon époux, Balthazar Claës qui, soudain saisi par la passion de l'alchimie, aveuglé par un rêve de gloire et de richesse, tue sa femme de chagrin, ruine ses enfants et ne trouve que "sous les doigts décharnés de la Mort" l'absolu qu'il cherchait, mais ne peut le communiquer dans ce moment ultime. Deux oeuvres positionnent assez explicitement le discours de Jules Verne par rapport à cet archétype du savant romantique, sacrifiant ses proches, sa fortune et sa vie à un Idéal chimérique : Une fantaisie du docteur Ox (1872) et L'étoile du Sud (1884). Examinons-les successivement.

Une fantaisie du docteur Ox raconte une extravagante expérience de physiologie. Sous prétexte d'offrir à la paisible bourgade de Quiquendone l'éclairage municipal au gaz, le docteur Ox, flanqué de son préparateur Ygène, profite de la tuyauterie mise en place pour saturer d'oxygène l'atmosphère du lieu, afin d'observer les effets d'un excès de ce gaz sur l'homme. Dès lors, tout Quiquendone s'excite,

les animaux et leurs maîtres deviennent irritables, la végétation même atteinte des proportions fantastiques. Un soir, à l'Opéra, spectateurs et musiciens sont pris d'une incompréhensible frénésie, on joue en dix-huit minutes le quatrième acte des Huguenots de Meyerbeer, qui durait autrefois six heures d'horloge. Bientôt, la municipalité réveille une querelle vieille de plusieurs siècles et déclare la guerre à la ville voisine, qui n'en peut mais... Une armée est levée, que l'on équipe de bric et de broc. Elle se met en marche, mais l'usine du docteur Ox explose soudain et tout rentre dans l'ordre. Les soldats improvisés regagnent leurs foyers sans bien comprendre ce qui leur est arrivé. Mais impossible de remettre la main sur le docteur, il a fui avec son préparateur.

Jules Verne nous invite à rapprocher cette fantaisie de La Recherche de l'absolu par deux détails. D'abord son cadre, la Flandre, symbole de placidité. Ensuite la théorie scientifique qui sert de base à l'expérience. Comme Balthazar Claës, le docteur Ox entend réduire les choses de l'âme à des phénomènes matériels; le premier prétend que l'amour est un simple dégagement de matière éthérée, l'intelligence et l'idiotie une question de plus ou moins de phosphore, pour le second, tout n'est "qu'une question d'oxygène", de plus ou moins d'oxygène. Jules Verne, à la fin, réfute cette hypothèse - c'est dire, et l'on s'en doutait bien, qu'elle n'était pas l'objet didactique de l'oeuvre, mais un simple clin d'oeil destiné à nous suggérer le rapprochement avec le roman de Balzac.

Le sens de cet apologue est dans la distance que Jules Verne y prend par rapport au roman balzacien. Par ses travaux, Claës voue sa famille au malheur, mais il est lui-même victime de sa passion et le remords le taraude dans les quelques intervalles où il retrouve sa lucidité, après la mort de sa femme, par exemple. Le drame scientifique ne sort pas de la famille, du reste Balzac rangea d'abord ce récit parmi les Scènes de la vie privée (\*). La geste du docteur Ox est tragiquement différente. La seule fois où cet inquiétant physiologiste expérimente chez lui, c'est parce qu'il y a réuni quelques Qui-

---

(\*) Dans l'édition de 1834. A partir de 1845, il plaça ce roman dans les Etudes philosophiques.

quendoniens, et il garde la tête froide tandis que ses hôtes se querellent. Jules Verne tient à montrer que ce savant ne s'implique pas physiquement dans sa recherche. Pour faire ressortir le scandale de son attitude, il lui fait cyniquement comparer son expérience à une vivisection et le montre indifférent aux conséquences sanitaires des dérèglements qu'il provoque. Au nom de "l'intérêt de la science", les habitants de Quiquendone sont réduits au rôle de cobayes involontaires.

Ce que Jules Verne nous montre ici, c'est un usage détourné de la science qui la verse dans l'horreur. On croit devoir bénéficier d'un éclairage fort utile, "la nuit surtout" comme le précise finement le commissaire de Quiquendone, et l'on se retrouve victime d'une science qui met à notre insu notre vie en péril - le thème de la guerre est assez éloquent.

La science du docteur Ox n'est pas une quête romantique, d'ailleurs son usine où règne l'électricité est débarrassée du fatras pittoresque de "matras, de cornues, de métaux, de cristallisations fantasmagiquement colorées, d'échantillons accrochés aux murs, ou jetés sur des fourneaux" qui composent l'ambiance infernale du laboratoire de Claës. La science du docteur Ox n'est pas une quête romantique, dis-je, ce n'est pas une recherche de soi mais l'instrument d'une forfaiture sociale. L'humour dont est empreinte toute cette nouvelle ne doit pas nous tromper sur sa portée, il ne sert qu'à faire passer l'atroce.

Au total, Jules Verne invite ici ses contemporains à plus de circonspection en face de la science. "Il faut bien marcher avec son siècle" proclame le conseiller du bourgmestre, - c'est pour montrer où peut conduire cet abandon aux séductions du progrès que Jules Verne écrit Une fantaisie du docteur Ox.

*Autour de - La Recherche de l'Absolu -*

L'intrigue de L'étoile du Sud rappelle celle de La Recherche de l'absolu parce qu'elle gravite comme elle autour d'une conception unitaire de la matière et de la fabrication du diamant artificiel par cristallisation du carbone. On ne saurait toutefois comparer globalement les deux récits pour tirer des conclusions sur la science vernienne, car l'idée originale de L'étoile du Sud n'est pas de Jules Verne mais d'un certain Paschal Grousset (\*), ancien communard exilé et ami d'Hetzel. L'auteur des Voyages extraordinaires signe ici un roman qu'il a corrigé, sans doute dans une large mesure, mais non intégralement conçu (\*\*). Néanmoins, un passage mérite de retenir notre attention. Le héros, Cyprien Méré, jeune ingénieur des Mines en mission au Transvaal, croit, à la suite d'une supercherie, avoir fabriqué un diamant : l'Etoile du Sud. Il prétend avoir ainsi résolu un problème "posé depuis cinquante ans"; or, le roman est de 1884, moins cinquante 1834, ce qui renvoie mathématiquement à la première édition de La Recherche de l'absolu. Jules Verne se plaisait à ces

---

(\*) Cf. VIERNE, S., "L'authenticité de quelques oeuvres de Jules Verne" in Annales de Bretagne, n° 3, septembre 1966, tome LXXIII, pp. 445-458. On lira également avec intérêt la préface de C.-N. MARTIN au tome XXXVIII des oeuvres de J. Verne aux éditions du Club Rencontre.

(\*\*) Par intransigeance sur cette question de la paternité littéraire, j'ai dû écarter de mon champ d'étude trois catégories de romans signés Jules Verne : a) Les récits corrigés de Paschal Grousset dont on a peine à discerner l'élément proprement vernien : Les 500 millions de la Bégum et L'épave du Cynthia; b) les textes posthumes, corrigés par Michel VERNE, dont je n'ai pu consulter le manuscrit initial, ce qui m'a contraint à ne pas évoquer L'étonnante aventure de la mission Barsac, récit passionnant mais plus qu'à moitié réécrit par Michel et dont le manuscrit se trouve enfermé dans le coffre d'un collectionneur avare de cette richesse intellectuelle !... A cet égard, je tiens à saluer ici la Société Jules Verne, qui entreprend depuis deux ans la publication de ces textes originaux, et qui a déjà à son actif Le Humbug, Le secret de Wilhelm Storitz et La chasse au météore; c) les récits que l'on sait être entièrement de la main de Michel Verne : La journée d'un journaliste américain en 2889 et L'éternel Adam.

sortes de jeu, et il n'est pas possible que celui-ci soit de Paschal Grousset, car seul Verne pouvait savoir à quelle date serait publié le roman. Et bientôt un élément thématique vient nous confirmer que nous sommes en terre vernienne, nous retrouvons en effet un sujet abordé dans plusieurs autres Voyages extraordinaires : l'effondrement des cours d'une matière précieuse qui cesserait subitement d'être rare (\*).

Claës et Cyprien Méré croient tous deux que la fortune est attachée à la découverte du diamant artificiel, l'un pense pouvoir refaire ainsi le bonheur de sa famille, l'autre en attend de pouvoir épouser Alice Watkins, la fille du plus riche propriétaire de l'endroit. Mais un dilemme se pose soudain aux yeux du jeune ingénieur "dans sa rigueur impitoyable : ou bien garder pour lui le secret de sa découverte, le laisser ignorer au monde et en abuser pour s'enrichir, ou bien (...) avilir du même coup tous les diamants naturels et artificiels, et, par conséquent, renoncer à la fortune, pour arriver... à quoi ?... à ruiner tous les mineurs du Griqualand, du Brésil et de l'Inde !". La loi du marché fait voler en éclats le rêve d'honneur et de fortune. Ce casse-tête chinois soulève un grave problème de déontologie.

Le savant est-il propriétaire de ses travaux ? Jules Verne tranche cela d'admirable façon. Je le laisse parler par la voix de Cyprien : "si je gardais pour moi le secret de ma découverte, je ne serais qu'un faussaire ! Je vendrais à faux poids et je tromperais le public sur la qualité de la marchandise ! - notez au passage la valorisation de la nature par rapport à l'artifice, mais que je me taise, écoutons encore la conscience de Cyprien - Les résultats obtenus par un savant ne lui appartiennent pas en propre ! Ils font partie du patrimoine de tous ! En réserver pour soi, dans un intérêt égoïste et personnel, la moindre parcelle, ce serait se rendre coupable

---

(\*) Ce thème est présent dans Le Volcan d'or (1906), La Chasse au météore (1908) et la fin initialement prévue pour Hector Servadac (1877). Sur ce dernier point, cf. "Le premier dénouement d'Hector Servadac" in Bulletin de la Société Jules Verne, n° 75, 3ème trim. 1985, pp. 222-227.



de l'acte le plus vil qu'un homme puisse commettre ! Je ne le ferai pas !... Non !... Je n'attendrai pas une semaine, pas un jour, pour mettre dans le domaine public la formule que le hasard, aidé d'un peu de réflexion, a fait tomber en mes mains ! Ma seule restriction sera, comme il est juste et convenable, de l'offrir, cette formule, d'abord à ma patrie, à la France qui m'a mis en état de la servir !..."

L'irruption de l'économie dans le roman avait engendré un conflit cornélien entre la gloire et la passion, il est naturellement tranché en faveur de la gloire - toutefois, que les âmes sensibles se rassurent, L'étoile du Sud n'est qu'une tragi-comédie et Cyprien finira par épouser la belle Alice.

Mais revenons au discours; il dessine un idéal. L'idéal d'un ingénieur qui ne considère pas sa science comme un don personnel mais comme le produit d'une éducation dont il est redevable à la patrie. Un idéal du citoyen ingénieur. Jules Verne chante ici la louange des Grandes Ecoles, un hymne à la grande idée qui entraîna leur création : aller quérir dans les couches populaires les plus brillants cerveaux et assurer leur formation pour fonder sur eux la prospérité du pays. Par-delà le clinquant du patriotisme, il illustre à travers le personnage de Cyprien Méré la grandeur de la science républicaine.

J'ouvre une parenthèse. Jules Verne revient sur cette idée-maîtresse selon laquelle un savant n'est pas un individu mais l'outil de la nation dans un roman intitulé Face au drapeau (1896). Il y évoque un autre aspect de la science républicaine : le fait que la patrie doive justement récompenser les travaux de ses savants. Dans ce récit noir, il dénonce d'une part les difficultés que rencontrent les inventeurs pour faire adopter leurs créations par des commissions ministérielles souvent corrompues. Et d'autre part, il accuse la France d'exploiter parfois sans vergogne ses scientifiques. Au total, il prône un véritable pacte entre la patrie et ses savants, un juste échange qui permette à ceux-ci de s'inscrire harmonieusement dans le tissu social.

De la lecture du Docteur Ox et de L'étoile du Sud, nous retiendrons une rupture de Jules Verne avec la science romantique.

Par-delà le rire et la fiction, il se veut pragmatique dans l'inscription de la science au sein du roman. Il semble vouloir nous dire qu'en la seconde moitié du XIXème siècle, la littérature ne peut plus présenter la science comme une aventure romantique mais qu'elle doit être porteuse d'une réflexion sur son statut social. Qu'on ne me fasse pas dire toutefois qu'aucun savant vernien ne ressemble au personnage de Balzac. Mme Arlette Michel a naguère fort justement souligné qu'un capitaine Hatteras, par exemple, sent son Claës à vingt lieues. Cela est vrai de pratiquement tous les savants mis en scène par Jules Verne avant 1872, date de la parution du Docteur Ox dans Le Musée des Familles. Cette nouvelle est comme un manifeste à usage personnel. Jules Verne y note l'urgence qu'il ressent de modifier sa poétique pour écrire plus gravement. Les Voyages extraordinaires avaient alors neuf ans. Jules Verne était à un tournant. Oh, non pas un tournant radical, plutôt une inflexion de sa poétique. Nous verrons ce qui en résulta en analysant les grandes lignes de la réflexion vernienne sur l'intégration de la science dans la société.

### *Science en action contre science théorique*

Mais il faut tout d'abord définir le modèle sur lequel Jules Verne pense la science et les savants. Embarquons pour cela à bord du Duncan. Nous ne sommes qu'au deuxième jour de notre voyage à la recherche du capitaine Grant lorsqu'apparaît sur le pont un excentrique passager, persuadé de se trouver sur le Scotia. A qui avons-nous l'honneur ? "A Jacques-Eliacin-François-Marie Paganel, secrétaire de la Société de Géographie de Paris, membre correspondant des Sociétés de Berlin, de Bombay, de Darmstadt, de Leipzig, de Londres, de Pétersbourg, de Vienne, de New York, membre honoraire de l'Institut royal géographique et ethnographique des Indes orientales, qui, après avoir passé vingt ans de sa vie à faire de la géographie de cabinet, a voulu entrer dans la science militante, et se dirige vers l'Inde pour y relier entre eux les travaux des grands voyageurs". En voilà un qui ne manque pas de souffle pour se présenter ! Mais son discours

est instructif. Premier enseignement : c'est en sortant de son cabinet - et, accessoirement de sa cabine - que le savant entre dans le récit. En règle générale, la science vernienne n'est pas une science de laboratoire; elle se veut "militante" - l'épithète revient souvent, qui la voue à l'action et la marque en passant au sceau d'un certain prosélytisme dans lequel on ne peut manquer de voir l'inscription du didactisme de l'oeuvre. Deuxième enseignement : la kyrielle des Sociétés Géographiques présente le savant comme un personnage à vocation universelle, le savoir vernien n'a pas de frontière, il est appelé à tisser sur le globe le réseau du progrès. Troisième enseignement : le savoir procède par exploration et synthèse. Voyons tout cela en détail.

Ce n'est pas la science théorique mais la science en action qui fait écrire Jules Verne. La théorie n'a pas ses faveurs et on peut le voir ironiser sur son compte, par la bouche du professeur Lidenbrock, répondant aux objections que soulèvent son neveu Axel contre le voyage au centre de la Terre : "Ah ! les vilaines théories! Comme elles vont nous gêner ces pauvres théories !"

La critique a bien montré que si, au moins au début de sa carrière, il se tient au courant des nouveautés techniques (\*), il utilise tout au long de son oeuvre un bagage théorique qui date de la fin du XVIIIème siècle. L'exemple de la biologie est éloquent. Alors que l'époque est marquée par la révolution darwinienne, Jules Verne se refuse jusqu'au bout à admettre les idées du savant britannique. Il va même jusqu'à publier, en 1901, un roman qui est une véritable mécanique anti-darwinienne, Le village aérien, cas unique d'un Voyage extraordinaire construit autour d'une théorie. Jules Verne y décrit une peuplade inconnue d'Afrique, les Waggdis, qui représentent le chaînon manquant, mais un chaînon opposé à celui que Darwin essaie de reconstituer, théoriquement, dans La Descendance de l'homme, un chaînon manquant qui réfute l'idée d'une origine simienne du genre humain. Pour illustrer notre propos, mettons en parallèle quel-

---

(\*) C'est ce qui résulte de la longue étude de NOIRAY J., "Le thème de la machine dans les "Voyages extraordinaires" de Jules Verne" in Le romancier et la machine, l'image de la machine dans le roman français (1850-1900), II, Paris, José Corti, 1982.

ques-uns des traits que le naturaliste anglais prête à l'homme le plus primitif et leurs correspondants dans le portrait d'un Waggi :

DARWIN	JULES VERNE
"leurs oreilles étaient probablement pointues et mobiles"	"Ses oreilles se terminaient par une chair arrondie et molle, différentes de celles des quadrumanes, lesquelles sont dépourvues de lobules"
"Le pied (...) devait être alors préhensible"	"Ses pieds paraissaient conformés pour la marche, n'étant pas préhensifs comme ceux de la race simienne"
"ils avaient une queue, desservie par des muscles propres"	"La nature ne l'avait point gratifié du cinquième membre, commun à la plupart des singes, cette queue qui leur sert au tact et à la préhension"

Jules Verne est demeuré, sa vie durant, un cuviériste convaincu. Sa seule concession à la modernité, il l'emprunte à son maître à penser l'anthropologiste, M. de Quatrefages (\*). Celui-ci, adaptant les théories de Cuvier à l'actualité des fouilles, admettait que les espèces avaient varié au cours des âges, mais non qu'elles avaient pu se transformer. C'est exactement cette idée, appliquée à l'homme qu'illustre Le village aérien.

Cela pourrait suffire à faire de Jules Verne un esprit rétrograde s'il ne partageait sur ce point l'opinion la plus communément

---

(\*) Jean-Louis Armand de Quatrefages de Bréau (1810-1892), professeur d'anatomie et d'ethnologie au Muséum d'histoire naturelle, fut l'un des plus honnêtes critiques du transformisme. Il aimait à pousser jusqu'à l'absurde les raisonnements de Darwin et se plaisait à en souligner les apparentes contradictions.

admise en France, à l'aube du XXème siècle (\*). En tout cas, cela nous le montre inféodé à l'idéologie dominante, cela le range parmi les penseurs académiques. La poétique de Verne, couronnée par l'Académie Française ainsi que le rappelle chaque page de garde des Voyages extraordinaires, véhicule un savoir officiel, estampillé par l'autre Académie, celle des Sciences. Il semble rechercher cette caution.

Jules Verne se méfie comme de la peste de la science en gestation, au point de rester attaché, autant qu'à la biologie cuviériste, à la géologie de Werner et à la cosmologie de Laplace. Sans doute ce passéisme scientifique, si je peux me permettre cette expression, est-il justifié par une volonté de n'enseigner à ses lecteurs que des savoirs reconnus, indiscutables en quelque sorte. L'intention est louable, mais elle condamne Jules Verne au conformisme. Bien heureusement, cette prudence théorique qui lui interdit, par exemple, de trancher la question du feu central à la fin de Voyage au centre de la Terre, est balancée par une extraordinaire audace pratique. Ce sont les réalisations techniques de la science, ses applications pratiques qui font l'essentiel de l'inspiration vernienne. C'est comme prétexte à une action que la science s'intègre à la poétique vernienne. Ainsi, la recette de la nitro-glycérine est-elle en elle-même sans intérêt, mais qu'un ingénieur robinson en fabrique avec les moyens de son île pour offrir à ses compagnons une maison de granit, et le cours de chimie devient palpitant ! C'est sur le terrain, dans la confrontation avec le réel, que le savant devient un personnage romanesque.

### *Cosmopolitisme et exploration*

Le thème du cosmopolitisme scientifique est important d'un point de vue politique. Il signifie que l'intérêt de la science réunit les hommes par-delà les clivages nationaux. Nous avons vu avec Cyprien

---

(\*) "En réalité, en 1900, le darwinisme n'est pas introduit en France" écrit Mme CONRY Y., L'introduction du darwinisme en France au XIXème siècle, Paris, Vrin, 1974, p. 45.

Méré que le savant est d'abord un citoyen, il est temps d'ajouter que, si ses travaux appartiennent en priorité à sa patrie, ils constituent d'une manière plus générale le bien de l'humanité. Rien n'illustre mieux cet aspect de la science que la rivalité suivie de la réconciliation des capitaines Hatteras et Altamont. Animé d'un nationalisme farouche, John Hatteras entend que la découverte du pôle Nord revienne à son pays et à lui seul. Il fait construire à cette fin un navire totalement britannique, le Forward, et recrute un équipage entièrement composé de sujets de Sa Gracieuse Majesté. Mais après avoir tout perdu sauf trois fidèles, le docteur Clawbonny et deux matelots, il recueille dans les glaces un capitaine américain, Altamont, dont l'épave lui est d'un grand secours. Voilà brisé son rêve de tout britannique ! Bientôt, la haine s'installe entre les deux hommes... Elle ne prend fin qu'au moment où l'Américain sauve à son tour la vie de l'Anglais qui le prie alors d'être son "compagnon de gloire". C'est ce moment qui nous intéresse, car il offre au docteur Clawbonny l'occasion de prononcer un vibrant discours sur le dépassement des causes nationales. "Ah ! mes chers compagnons, vous avez sacrifié, pour vous réunir dans un succès commun, cette misérable question de nationalité ! Vous vous êtes dit que l'Anglais et l'Américain ne faisaient rien dans tout cela, et qu'une étroite sympathie devait nous lier contre les dangers de notre expédition ! Si le pôle Nord est atteint, n'importe qui l'aura découvert ! Pourquoi se rabaisser ainsi et se targuer d'être Américain ou Anglais, quand on peut se vanter d'être hommes !". Ce que ces explorateurs font contre le froid, contre la faim, contre la nature en somme, les géomètres des Aventures de trois Russes et de trois Anglais le feront en face des guerriers Makololos, oubliant que leurs pays sont en guerre pour se réunir contre un ennemi commun, au bénéfice de la science.

Aux yeux de Jules Verne, donc, l'histoire des sciences appartient moins à des nations particulières qu'à l'humanité. C'est dire que la marche vers la connaissance n'est pas une affaire de quidams mais l'épopée de l'espèce humaine. C'est à ce titre que la science est l'objet de ses romans. Et cette conception du travail scientifique confère à la poésie vernienne une résonance universelle qui contribue pour une large part au prestige des Voyages extraordinaires.



Couverture illustrant une partie des premiers Voyages extraordinaires dans l'édition in-8

La représentation romanesque de cette épopée passe par le modèle de la géographie.

Le "Roman de la Science" a un sous-titre : "Voyages dans les mondes connus et inconnus". Si la science est ainsi réduite au voyage, c'est que chez Jules Verne la géographie est métaphore du savoir. Le romancier ne choisit pas cette image au hasard, ni même parce qu'elle autorise mille intrigues exotiques, mais parce que l'étymologie l'impose à son esprit : décrire, écrire le monde, telle est la fonction de la géographie, et tel le rôle que Jules Verne assigne à la science. Pour l'épistémologie vernienne, la science est une description du monde de la nature. L'auteur des Voyages extraordinaires nous apparaît en cela comme un disciple avant l'heure du philosophe Alain. Celui-ci, en effet, tient que le véritable savant ne fait pas d'hypothèses mais se contente de décrire au mieux l'objet de son savoir.

La métaphore géographique amène Jules Verne à concevoir la recherche scientifique sur le modèle de l'exploration. Il est d'ailleurs symptomatique que le premier des Voyages extraordinaires, Cinq semaines en ballon, raconte l'aventure d'un émule des Livingstone et des Speke. C'est l'application rigoureuse de ce modèle qui conduit Jules Verne à envoyer le minéralogiste Lidenbrock dans les entrailles du globe ou l'ichtyologiste Aronnax au fond des océans. L'imaginaire vernien concrétise la connaissance en la spatialisant.

Le savant vernien est donc un explorateur. Sa fonction est de voir le monde pour le décrire ensuite. Et ce n'est pas la mince affaire qu'on pourrait croire. Paganel est catégorique sur la question : "tout est curieux à l'oeil du géographe. Voir est une science. Il y a des gens qui ne savent pas voir et qui voyagent avec autant d'intelligence qu'un crustacé". L'oeil retrouve dans l'oeuvre vernienne sa valeur symbolique d'organe de la perception intellectuelle. L'intelligence et le regard sont confondus, il n'y a pas d'exploration qui vaille si elle n'est menée par un oeil aguerri. C'est en observant que l'on devient savant. Et je comprends soudain pourquoi il est important que le professeur Lidenbrock joigne "au génie du géologue l'oeil du minéralogiste". Que serait le génie sans l'oeil?



Aussi, Jules Verne souligne-t-il fréquemment le regard de ses explorateurs d'une grosse paire de lunettes. "Ses gros yeux roulaient sans cesse derrière des lunettes considérables" écrit-il dans son portrait d'Otto Lidenbrock, et il affuble de même le docteur Clawbonny de lunettes vertes ou snow-spectacles, le chasseur de météore Dean Forsyth de "lunettes d'un fort numéro" et Palmyrin Rosette d'"une paire de ces formidables lunettes qui, chez certains myopes, semblent faire partie intégrante de leur individu" - et c'est la première chose que réclame l'irascible professeur à son réveil. D'une manière générale, les verres sont un signe distinctif du savant, ils le signalent comme un homme de regard. Et l'on trouve soudain bien cruelle la bonne Mrs Weldon qui menace de priver de ses lunettes son entomologiste de cousin Benedict, pour l'empêcher de se perdre à la recherche de quelque insecte; bien cruelle et bien fine : elle sait qu'enlever ses lunettes au savant, c'est lui retirer son insigne et le fondre dans le groupe.

On pourrait rétorquer à ces exemples que le docteur Ferguson ne se signale par aucune espèce de verres, mais je répondrais aussitôt que son serviteur, le fidèle Joe, rattrape cette lacune puisqu'il "partage avec Moestlin, le professeur de Képler, la rare faculté de distinguer sans lunettes les satellites de Jupiter de compter dans le groupe des Pléiades quatorze étoiles, dont les dernières sont de neuvième grandeur". Voilà un domestique qui vaut toutes les lunettes dont il n'a pas besoin ! Rien d'étonnant en pareilles conditions qu'il soit sûr, sans en avoir jamais parlé, qu'il sera du voyage. Sa vue le rend indispensable à l'accomplissement de la mission scientifique, elle l'unit de manière indissoluble à son maître.

Celui que l'on a vu si fier de son art d'observer, l'excellent Paganel, mérite de retenir encore un instant notre attention. "Quant à ses yeux - écrit Jules Verne en le croquant -, ils se dissimulaient derrière d'énormes lunettes rondes, et son regard semblait avoir cette indécision particulière aux nyctalopes". Et l'auteur d'expliquer en note ce qu'est la nyctalopie - la lexicographie est partie prenante du didactisme scientifique. Voir de nuit comme de jour, voir partout et toujours. Telle est la particularité de Paganel et cela fait de lui une véritable icône du géographe vernien, regard éternel-

lement aux aguets. Voir de jour comme de nuit, c'est aussi, symboliquement, voyager dans le connu et l'inconnu, savoir utiliser ses connaissances et repousser les frontières de l'ignorance. Il n'est pas d'explorateur, pas de savant véritable qui ne soit, réellement ou symboliquement, un bon nyctalope.

### *L'observation et l'appétit, clefs du savoir*

La problématique de l'observation qui habite toute la science vernienne a conduit l'auteur à camper de purs observateurs. Des noms viennent immédiatement à l'esprit. Celui de Thomas Black, d'abord, qui fait le voyage du cercle polaire au pays des fourrures, "pour voir la lune !". Ensuite ceux de William Emery, de sir John Murray, du colonel Everest, de Mathieu Strux, Nicolas Palander et Michel Zorn, trois Russes et trois Anglais venus au cœur de l'Afrique australe pour mesurer un arc de méridien. Et si aucun ne porte de verres, c'est qu'ils n'existent tous que par l'appareillage optique qui les entoure, cercle répétiteur, théodolite, lunette à réticule, vernier à microscope. Et si aucun n'est nyctalope, ils n'en triangulent pas moins de nuit au bord du lac Ngami. "Triangler ou mourir", l'acharnement que désigne ce titre de chapitre ne doit aucunement passer pour un vain héroïsme, il signifie que ces hommes existent moins par leur voyage que par leurs observations.

A cette constellation du regard, il faut encore ajouter les hublots du Nautilus ou de l'obus lunaire, la comète Gallia même, qui permet à hector Servadac et à ses compagnons de visiter le monde solaire. Fenêtres ouvertes sur l'inconnu, par où le fantastique de l'Atlantide ou de la face cachée d'Isis vient côtoyer la science la plus académique. Fenêtres ouvertes par où le rêve se mêle à la leçon.

La poétique de la science est chez Jules Verne une poétique du regard qui s'incarne en descriptions savantes, en accumulations de termes techniques visant à suivre l'oeil de l'observateur dans son travail d'épuisement du réel. Tout cela est trop connu pour

que j'y insiste. En revanche, je tiens à insister sur le fait que le jargon scientifique est pour le lecteur profane l'équivalent textuel des objets offerts à la curiosité de l'observateur. De cette manière, la lecture propose une aventure linguistique parallèle à l'intrigue narrative. Comme elle aventure du savoir. Et le lecteur curieux de se trouver impliqué personnellement dans un mouvement progressiste comparable à celui de la fiction. La découverte du langage ne vaut-elle pas, d'ailleurs, bien des explorations...

Ainsi donc, le savant est d'abord un explorateur dans le monde de Jules Verne. C'est à ce titre qu'il faut le comparer à l'autre grande figure des Voyages extraordinaires, le gourmand. L'oeil et la bouche. L'un qui tient son objet à distance, derrière le verre de ses lunettes, l'autre qui l'ingurgite et le digère. Savant et gourmand sont deux personnages complémentaires dans l'univers de Jules Verne; ils mettent en valeur deux grands types de rapport entre l'homme et la nature.

Le gourmand rêve d'une relation jubilatoire avec une nature généreuse aux allures de Déesse-Mère tandis que le savant représente la tentation dialectique d'une domination du monde par la connaissance. L'idéal scientifique est celui d'un univers bien classé, rangé, nommé, mesuré dans toutes ses parties, un univers plié aux besoins de l'homme, domestiqué en un mot. C'est là une conception d'homme d'intérieur radicalement opposée à celle du gourmand parce qu'elle ne profite de la nature que de façon indirecte, qu'en la soumettant. Le gourmand, au contraire, vit en harmonie avec elle, plongé en elle, il se considère comme partie intégrante de ce cosmos que le savant regarde à distance.

Ce qui doit plus particulièrement nous intéresser, c'est que la dialectique dans laquelle s'enferme le savant lui fait de la nature une ennemie toujours prête à prendre sa revanche. Et elle ne s'en prive pas, comme le prouve l'explosion finale de L'île mystérieuse, que Jules Verne voulait encore plus violente et plus réaliste à la fois, une éruption qui n'aurait pas seulement tout balayé des miracles de Cyrus Smith et de Nemo, mais qui eût de plus englouti les colons. Hetzel refusa pareille conclusion et força l'auteur à sauver

ses héros; toutefois la dernière image qui nous reste de cette île si habilement civilisée n'en est pas moins celle d'un rocher aride où six hommes meurent de faim. Et pour bien mettre les points sur les i, Jules Verne a cette phrase dramatique : "Toute leur science, toute leur intelligence ne pouvait rien dans cette situation".

### *Synthèse et triomphe final*

La plupart des explorateurs que nous conte Jules Verne ont une valeur synthétique. Fergusson et Paganel se proposent de relier entre eux, en les complétant, les travaux des grands voyageurs qui les ont précédés. Nemo lui-même, ce pionnier des fonds sous-marins, en fait autant, comme en témoignent les sombres paroles par lesquelles il excite la curiosité d'Aronnax : "Je vais revoir dans un nouveau tour du monde sous-marin - qui sait ? le dernier peut-être - tout ce que j'ai pu étudier au fond de ces mers tant de fois parcourues, et vous serez mon compagnon d'étude". Et l'on peut bien élargir cette systématique de la synthèse au-delà du thème de l'exploration, ainsi l'ingénieur Cyrus Smith fait-il la synthèse de ses connaissances dans L'île mystérieuse. Les synthèses obsèdent Jules Verne pour plusieurs raisons. La première est qu'elles offrent une bonne image de son travail d'écrivain, piochant dans divers ouvrages de vulgarisation (\*) les informations éparses dont la réunion constitue l'oeuvre. La deuxième est qu'elles donnent la meilleure image, la plus exaltante, de la constitution du savoir, celle du triomphe final. La troisième est qu'elles suggèrent une synthèse supérieure que Banks, le concepteur du Géant d'Acier, annonce en affirmant que l'homme peut et doit pénétrer tous les secrets du globe terrestre, que "Tout ce qui est dans la limite du possible doit être et sera accompli"; ainsi se trouve affichée la possibilité d'une somme finale des savoirs, la projection d'une connaissance totale du monde, d'une description à laquelle il n'y ait plus rien à ajouter. Cette apparente confiance dans l'avenir du savoir humain mérite que l'on s'y arrête un moment.

---

(\*) Notamment Le Tour du Monde, La Revue des Deux Mondes, La Revue Scientifique - qui est évoquée dans Sans dessus dessous (I, 284)-, les ouvrages de Louis Figuier et les fameux Manuels Roret.

Tout d'abord, cette conception, si étrangère à notre XXème siècle, ne doit pas vraiment nous étonner sous la plume de Jules Verne. L'idée qu'il puisse y avoir une fin de la science n'est pas exotique à son époque. J'en veux pour preuve que certains physiciens de la fin du XIXème siècle, et non des moindres, se croyaient proches d'avoir expliqué la totalité du réel. Pour voir éclater cette illusion, il fallut attendre les travaux de Max Planck. Ceux-ci, en effet, mirent les premiers en évidence la contradiction fondamentale des deux doctrines par lesquelles la physique pensait alors pouvoir tout expliquer : la théorie newtonienne qui présentait un univers vide, et celle de l'électro-magnétisme qui concevait, au contraire, un univers plein. Jules Verne s'inscrit donc dans l'épistémologie de son temps lorsqu'il considère la science comme achevable.

Il est fort possible, en second lieu, que cette conception ait une résonance métatextuelle. Banks parle en effet dans un contexte très particulier. Il vient de prédire avec le capitaine Hod "les voyages au pôle Sud et au pôle Nord", "le voyage jusque dans les dernières profondeurs de l'Océan", "le voyage au centre de la terre !", autant de clin d'oeil de l'auteur à son public. Annoncer un terminus de la science dans ce cadre, n'est-ce pas prévoir l'achèvement du "Roman de la Science", la fin d'une oeuvre déjà vieille de dix-sept ans et riche de plus de vingt volumes. Il n'est pas impossible que Jules Verne cherche ici à se remonter le moral, à se rassurer sur la possibilité de mettre un jour fin à une oeuvre dont la nature encyclopédique devait lui apparaître de plus en plus pesante.

Enfin, ce credo en une science finie pose l'épineux problème de savoir ce que l'homme fera d'une connaissance absolue. Banks et le capitaine Hod abordent la question dans la suite de leur dialogue : "Puis, lorsque l'homme n'aura plus rien à connaître du globe qu'il habite... - Il disparaîtra avec le sphéroïde qui n'aura plus de mystère pour lui, répondit le capitaine Hod -. Non pas ! reprit Banks. Il en jouira en maître, alors, et il en tirera un meilleur parti". Le dilemme est des plus simples : la mort comme à la fin de L'île mystérieuse, ou la prospérité comme à la fin d'une autre robinsonnade, Seconde Patrie. Jules Verne prend bien soin de ne pas tran-

cher. Mais cela n'empêche nullement la réflexion. C'est à elle que nous allons désormais nous intéresser.

### *Science, poésie et société*

Il est temps, en effet, de revenir à l'époque du Docteur Ox afin d'examiner l'inflexion que prend alors l'oeuvre vernienne.

Il faut faire un peu de biographie. En 1872, Jules Verne est un homme célèbre, il n'y a pas dix ans qu'il collabore avec Hetzel, mais il a déjà derrière lui bon nombre de ses plus éclatants succès: Cinq semaines en ballon, Voyage au centre de la Terre, Voyages et aventures du capitaine Hatteras, De la Terre à la Lune, et Autour de la Lune, Les enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les Mers, Aventures de trois Russes et de trois Anglais. Mais la guerre de 1870, le siège de Paris et la Commune l'ont assombri. Il a craint un moment de devoir abandonner la littérature pour revenir à son ancien métier d'agent de change; il a craint la faillite d'Hetzel qu'il a soutenu de ses deniers; il a craint de voir s'effondrer le monde qu'il avait mis vingt ans à bâtir depuis le 14 rue Mazagran, souvenez-vous, la résidence de Jacques Arago.

La tornade historique qui a renversé le Second Empire lui a fait écrire son roman le plus noir, Le Chancellor. C'est une fois les émotions passées, les violences envolées, que s'ouvre le temps de la réflexion.

Dans les premiers Voyages extraordinaires, la science est à l'évidence un prétexte au rêve, à la fantaisie; elle donne des ailes à l'imagination du romancier. Elle constitue un ressort fantastique dans la mesure où elle autorise et rend crédibles des romans de l'impossible, où elle crée une confusion du réel et de l'irréel (\*). Pour

---

(\*) Cela correspond à l'analyse que Tzvetan TODOROV fait du fantastique dans son Introduction à la littérature fantastique, Paris, Seuil, coll. Points, 1976.

Jules Verne, la science est alors, avant tout, un outil à construire du vraisemblable. On sait bien qu'il y réussit parfaitement puisque nombre de ses contemporains crurent à l'existence du docteur Fergusson et à son fabuleux voyage de Zanzibar aux cataractes de Gouina; mais on sait moins qu'il poussa les scrupules jusqu'à faire établir certains calculs qui le dépassaient par des mathématiciens chevronnés: son cousin Henri Garcet, professeur agrégé au lycée Henri IV, pour De la Terre à la Lune et, pour Sans dessus dessous, l'ingénieur Paul Badoureau dont il tint à réunir le travail à la fin du roman, en un chapitre supplémentaire - "Je serais très heureux que le public, j'entends le public savant, pût voir sur quelles bases sérieuses j'ai bâti ce roman scientifique et fantaisiste à la fois" écrit-il à Hetzel-fils pour s'en expliquer.

Tout en étant conscient des impossibilités techniques que la fiction lui permettait de dédaigner, Jules Verne tenait donc beaucoup à cette vraisemblance scientifique. Mais cela n'empêche pas, néanmoins, qu'il puisse dénoncer plaisamment cet artifice, comme dans Robur-le-Conquérant, lorsqu'il intitule le chapitre où l'Albatros est décrit de manière à paraître plausible : "Que les ingénieurs, les mécaniciens et autres savants feraient peut-être bien de passer". Au total, il savait que toute l'efficacité didactique de ses romans repose sur ce trompe-l'oeil - comment, en effet, un lecteur pourrait-il avoir confiance en une leçon savante enchâssée dans un récit de pure fantaisie - il faut de la tenue pour être pédagogue !

Toute la poésie de ces romans tient à leur faculté de lever le voile sur des réalités à demi-magiques, des réalités cachées à l'oeil de l'homme. Romans de l'invisible, récits du sublime.

Mais la science, pour faire ainsi rêver, était l'apanage de quelques élus, le lieu d'une aventure individuelle. Seul un petit groupe de personnages était appelé à participer à ces expériences de dépassement : trois seulement partent de Zanzibar, du Sneffels ou de la Columbiad coulée dans le sol de Floride, trois encore abordent le Nautilus, et si ce navire a bien un équipage, on n'en connaît vraiment que le capitaine. Les machines bien closes comme ce Nautilus ou l'obus lunaire renforcent encore l'impression de resserrement de

l'aventure. Souvent même, l'humanité est tenue délibérément à l'écart de ces actions héroïques : si Fergusson annonce officiellement son projet d'explorer l'Afrique en ballon, Otto Lidenbrock et John Hatteras gardent les leurs secrets, le capitaine Nemo construit son submersible dans la plus complète clandestinité, même les membres du Gun-Club, malgré leur goût pour le tapage, procèdent à la fonte de leur canon gigantesque à l'abri des curieux, derrière une palissade de bois. Et bien que le président Barbicane laisse le public assister au lancement de l'obus, Jules Verne souligne que "c'est à peine si quelques personnes purent un instant entrevoir le projectile fendant victorieusement l'air au milieu des vapeurs flamboyantes". Et par la suite, aucun observatoire ne l'aperçoit dans le ciel.

C'est loin des yeux du commun que la science accède à la poésie.

Cette thématique ne disparaît pas après 1872, mais elle se trouve reléguée au second plan par la mise en place de la réflexion sur la science et la société, que Jules Verne appelle de ses vœux dans Une fantaisie du docteur Ox.

C'est avec L'île mystérieuse (1875) qu'est inauguré ce nouveau discours. L'île Lincoln est un microcosme de la Terre, Cyrus Smith un condensé de la science universelle et ses compagnons une société en miniature. C'est l'histoire de l'humanité conduite par la science qui se joue en accéléré sous nos yeux. Et cela se termine, comme nous l'avons vu, par un cataclysme volcanique. C'est la première fois dans les Voyages extraordinaires que le progrès est de la sorte anéanti. On avait déjà vu la science impuissante - le Nautilus happé par le Maelström, le Victoria dégonflé -, mais jamais son échec n'avait été aussi dramatique. Que signifie-t-il au juste ? La revanche de la nature, certes, mais cela ne suffit pas. Cet échec est aussi celui de la socialisation de la science.

L'exemple de L'île mystérieuse ne peut, toutefois, suffire à valider cette idée, d'autant que Jules Verne n'articule pas la catastrophe à la science dans ce récit; aussi allons-nous consacrer



la dernière partie de notre exposé à étudier en détail la façon dont Verne conçoit les rapports de la science et de la société. Nous comprendrons mieux pourquoi l'île Lincoln sombre quand nous aurons vu que, pour Jules Verne, la science est l'instrument d'un scandale politique lorsqu'elle touche à la société, quand nous aurons montré que la socialisation de la science est responsable à ses yeux de trois grands maux : l'oppression, le mépris et l'aliénation de l'homme.

### *De la réflexion au pessimisme*

Afin de ne pas alourdir outre mesure notre propos, nous n'étudierons qu'un seul exemple de chacune de ces dénonciations disséminées dans toute l'oeuvre réflexive de Jules Verne.

Oppression - Nous commencerons par faire une entorse à notre clivage de 1872, montrant bien ainsi que nous ne le considérons pas comme quelque chose d'absolu. Dans Les enfants du capitaine Grant (1867), nous rencontrons une figure émouvante : l'élève Toliné, jeune Australien que la petite troupe de lord Glenarvan trouve échoué sur son chemin. L'enfant rentre dans sa tribu visiter ses parents avant de retourner à Melbourne poursuivre sa scolarité. Il veut se faire missionnaire dans l'avenir, afin d'arracher son peuple à l'ignorance. Pour l'instant, il est très fier du premier prix de géographie qu'il vient de décrocher. Paganel ne résiste pas à l'envie de l'interroger un peu, histoire de tester la manière dont sa discipline est enseignée sur la terre australienne. Et le jeune garçon dessine alors sous ses yeux une mappemonde hallucinante. L'Océanie tout entière appartient aux Anglais, de même que l'Amérique et l'Asie. L'Afrique se réduit aux provinces anglaises du Cap et de Sierra-Leone; d'Algérie, de Maroc, d'Egypte point ! La Russie, l'Autriche, la Prusse ne sont que des provinces britanniques, de même que l'Espagne, capitale Gibraltar, et la France, chef-lieu Calais !... "Avec cette éducation ingénieuse, je comprends que les indigènes se soumettent !" conclut Paganel, amusé.

Jules Verne condamne ici par le rire le détournement du savoir à des fins d'oppression politique, et il en dit toute l'insidieuse puissance en montrant, à la fin du chapitre, que Toliné préfère demeurer dans l'erreur plutôt que d'admettre que ses professeurs l'ont trompé. C'est l'amalgame de la science et de l'idéologie qui est ainsi pointé du doigt.

Mépris - La Terre est mal fichue, toute de guingois. Du moins, telle paraît être l'opinion des membres du Gun-Club que l'on retrouve, plus de vingt ans après De la Terre à la Lune, dans un roman intitulé Sans dessus dessous (1889). L'intrigue est monstrueuse dans sa logique. Il y a des mines sous la calotte glaciaire du pôle Nord, le Gun-Club en est persuadé. Cachés derrière la raison sociale North Polar Practical Association, Barbicane, J.-T. Maston et leurs artilleurs d'amis achètent ces étendues gelées dans la ferme intention de les décongeler d'un magistral coup de canon qui doit redresser l'axe de la Terre pour provoquer, avec le réchauffement des régions arctiques, la fonte des glaces qui les recouvrent. Après cela, l'exploitation des mines pourra se faire sans difficulté - C.Q.F.D. ! Et le Gun-Club de procéder à la fabrication du canon redresseur des torts éclipitiques. En dépit du vent de panique et de protestation qui soulève bientôt contre eux le monde entier, les artilleurs de Philadelphie forent en secret une "énorme fougasse" dans le massif du Kilimandjaro. Et, toujours sans se soucier du commun, sans vouloir considérer les risques qu'ils font courir aux populations, "patarapatamboum", ils font feu à la seconde prévue... Mais la Terre ne bouge pas d'un iota - J.-T. Maston s'était trompé de trois zéros dans ses calculs.

La coloration humoristique de ce récit, ne doit pas nous cacher la gravité de son propos - nous avons déjà vu Jules Verne agir de même dans Une fantaisie du docteur Ox. Le thème des houillères dit clairement que cette fiction vise au coeur de la société industrielle : "L'estomac industriel ne vit que de charbon; il ne mange pas autre chose. L'industrie est un animal 'carbonivore'; il faut bien le nourrir" écrit Jules Verne comme pour bien préciser les enjeux de son roman. L'attitude des artilleurs du Gun-Club symbolise un emploi cynique de la science au service du profit. L'homme est

sacrifié aux intérêts d'une société anonyme (\*) qui sait mettre de son côté la loi comme la science. La vaine gesticulation des victimes potentielles d'une catastrophe géographique traduit l'impuissance de la masse des "ignorants" en face d'une science dédaigneuse qui semble avoir fait sienne, et dans toute sa rigueur, la devise selon laquelle la fin justifie les moyens. Jules Verne caricature ici les outrances d'un usage capitaliste de la science.

Cette analyse nous permet de comprendre que Jules Verne ait toujours pris soin de ne pas relier ses machines poétiques au monde de la production industrielle. Il n'y a aucune naïveté dans cette césure (\*\*), elle résulte de la stricte cohérence d'une conception profondément pessimiste des liens de la science avec le grand capital.

Aliénation - C'est dans Maître du Monde (1904) que l'on trouve la meilleure illustration de l'aliénation dont l'homme se trouve menacé par la socialisation de la science. Dans ce roman, Robur revient sous les traits d'un "Protée de la mécanique" - c'est donner à sa geste valeur de prophète. Il a troqué l'Albatros avec lequel il avait conquis les airs contre une nouvelle machine à la fois automobile, navire, submersible et aviateur, merveilleux et redoutable engin baptisé du sinistre nom d'Epouvante. Grâce à elle, il prétend devenir le Maître du Monde, renonçant ainsi au superbe isolement qu'il affichait à la fin de Robur-le-Conquérant pour socialiser sa découverte et prendre part à la lutte politique. La première leçon de ce roman est donc simple : en entrant dans le jeu des rapports de force,

---

(\*) Jules Verne insiste bien sur cet anonymat, qu'il prend d'abord au pied de la lettre : "cette North Polar Practical Association était tellement anonyme qu'on ne pouvait mettre en avant aucun nom. C'est bien là le dernier mot de l'anonymat". Il dénonce ainsi le caractère inhumain de ce type d'organisme. Par la suite, la société endosse la raison sociale Barbican and Co, mais cela ne lève nullement la condamnation qui pèse sur elle.

(\*\*) Nous nous inscrivons en faux contre l'accusation d'archaïsme que Jean Chesneaux prononce à l'encontre de Jules Verne du fait que ses machines, à quelques exceptions près, ne produisent pas de plus-value. Cf. CHESNEAUX J., Jules Verne, une lecture politique, Paris, Maspero, 1982 (1ère éd., 1971), pp. 39-40.

la science peut se faire l'instrument du despotisme. Jules Verne opère ici un branchement de la science sur les analyses philosophiques de Hobbes - rien de bien original en somme. Il y a mieux ailleurs.

C'est dans l'anéantissement final de la machine et de son équipage que réside l'essentiel de la dimension prophétique du récit. Un violent orage menace l'Epouvante alors qu'elle survole l'océan, mais plutôt que de chercher refuge sous les eaux, Robur, fou d'orgueil, jette son appareil au coeur de la tourmente en signe de défi, de révolte "contre ce Dieu avec lequel il prétend partager l'empire du monde !..." La réplique divine ne se fait pas attendre : la foudre de Zeus châtie l'impertinent qui sombre dans les flots. La machine motive et sert la révolte de la créature humaine contre son Créateur. Cette révolte de l'homme contre Dieu est le patron d'une autre, plus novatrice, celle de la machine contre son créateur humain - afin de clairement nous suggérer ce parallèle, Jules Verne prend soin d'appliquer à la machine un imaginaire animal. Et cette seconde révolte est une révolution : elle inverse le rapport de domination qui régit les relations entre l'homme et la machine. Robur est dépossédé de lui-même par l'Epouvante. Il se confond avec elle comme en témoigne ce nom d'"aviateur" qu'ils partagent (\*). Confusion tragiquement réductrice qui interdit à l'ingénieur toute autorité sur sa machine et permet la substitution de la raison mécanique à la raison humaine - la folie de Robur est métaphore de toutes les aliénations.

Maître du Monde est conçu comme une parabole de l'aliénation de l'homme aux exigences de la science socialisée. Le personnage de Robur préfigure en cela l'homme faustien défini par Oswald Spengler comme l'incarnation de la culture occidentale. Comme lui d'un individualisme farouche, il est animé par la volonté de puissance et la passion de l'espace infini; comme lui, lancé à la conquête de l'univers, il utilise toutes les ressources de la technique pour parvenir à ses fins. Et l'on trouve dans L'Homme et la Technique (Der Mensch und die Technik, 1931) un passage qui illustre de façon presque mira-

---

(\*) "Le mot 'aviateur' s'applique à l'appareil volant comme à celui qui le conduit" écrit Jules Verne en note pour mieux attirer notre attention sur cette équivoque, preuve qu'elle est capitale à ses yeux.



"Au moment où l'Epouvante est entraînée"  
Illustration de G.Roux pour Maître du Monde

culeuse le parallélisme des conceptions du romancier et du philosophe sur ce point :

"La créature se dresse contre son créateur. De même façon que le microcosme Homme se révolta un jour contre la Nature, ainsi fait aujourd'hui le microcosme machine se révoltant contre l'Homme Nordique. Le maître du Monde est en train de devenir l'esclave de la machine qui le force - et qui nous force tous, que nous en soyons conscients ou pas - à en passer par où elle veut. Abattu, le triomphateur est entraîné à mort par le char".

On croirait lire un synopsis du roman de Jules Verne. Je tiens tout de même à préciser que l'analogie entre l'auteur des Voyages extraordinaires et celui du Déclin de l'Occident (Der Untergang des Abendlandes, 1918-1923) ne saurait être poussée au-delà de cette conception du destin de la science et que Jules Verne ne devance en rien les infamies idéologiques de Spengler.

De ce parcours de la science vernienne, nous devons retenir que si une poétique lyrique et onirique anima d'abord les Voyages extraordinaires, elle fut bientôt supplantée par une poétique épistémologique d'une modernité et d'un pessimisme étonnants. Et, tandis qu'il se montra timide dans l'anticipation technologique et d'un académisme affligeant dans sa réception de la science contemporaine, c'est bizarrement dans sa conception d'une société minée par la science que Jules Verne fut novateur - là où personne ne l'attendait. Aussi, ne mérite-t-il vraiment sa réputation de visionnaire que pour ce qu'on n'a pas coutume de chercher dans ses romans : sa pensée épistémologique, sa dénonciation des menaces que fait peser sur la société le capitalisme machiniste. Le penseur, en Jules Verne, est plus en avance que le conteur, le philosophe plus que le rêveur.

Mais le clivage est là pour la forme, la clarté de l'exposé; ces deux personnages n'en font qu'un, leurs deux poétiques ne sont qu'une : poétique d'Arago, glissant du voyageur, de l'aventurier sublime au politique, de l'ami Jacques à François, le grand frère.

Christian CHELEBOURG  
Université de Bourgogne  
Centre International d'Études Françaises

BIBLIOGRAPHIE

- Cf. DUCROT, O. et TODOROV, T., Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, Seuil, coll. Points, 1972, pp. 106-112.
- Cf. MARTIN, C.-N., La vie et l'oeuvre de Jules Verne, Paris, Michel de l'Ormeraié, 1978, pp. 62-63.
- BALZAC, H. de, La Recherche de l'Absolu, Paris, Folio-Gallimard n°739, 1976, p. 299. Ce sont les derniers mots du roman.
- Cf. MICHEL, A., "Jules Verne et la science romantique", in Colloque d'Amiens, Jules Verne II : filiations, rencontres, influences, Paris, Minard, 1980, p. 121.
- Cf. COUTRIX-GOUAUX, M. et SOUFFRIN, P., "Mythologie vernienne", in Europe, n° 595-596, nov.-déc. 1978, pp. 10-18.
- SPENGLER, O., L'Homme et la Technique, Paris, N.R.F.-Gallimard, 1958, V, 138.



John Hatteras

Illustration de Riou pour Voyages et Aventures du Capitaine Hatteras